

B. Clay

**QU'ENCORE UN COUP ON
PRATIQUA LA RUSE**

Intrigue

Le véritable voyage de
découverte ne consiste pas à
chercher de nouveaux
paysages, mais à avoir de
nouveaux yeux.

Marcel Proust, 1871-1922

Toute ressemblance avec des
personnes ou des situations
existantes ou ayant existé ne
saurait être que fortuite et
indépendante de ma volonté

I

Eileen V.

était moyennement enthousiaste d'aller passer des vacances en Tunisie.

«Puisque je vous dis que je n'aime que Paris, la ville lumière, la ville des plus beaux ponts, des grands stylistes et des meilleures cuisines! Ou, à la rigueur, Londres, mais alors au mois de mai...» répondait-elle quand ses amis lui suggéraient d'aller faire la journaliste au-delà des frontières.

Douée pour décrire des événements, de fil en aiguille elle était devenue l'envoyée spéciale d'une revue bien cotée. En échange, ce rôle lui apportait, en plus d'une belle rémunération, de nombreuses invitations et des relations intéressantes.

1m58, plutôt ronde, les cheveux bruns, épais, coiffés souplement vers l'arrière, elle avait le goût classique pour ce qui concernait sa garde-robe, sa musique ou ses sorties. Son activité de journalisme lui ayant donné une vue plus large sur ce qui pouvait plaire à ses contemporains, faire abstraction de ses propres choix pour s'intéresser pleinement à ceux des autres, était devenue un jeu passionnant.

Lorsqu'elle avait un article à rédiger, ce n'était qu'après s'être documentée longuement qu'elle prenait contact avec le créateur d'une collection de mode, d'une idée innovante en décoration ou d'une tendance culinaire, susceptibles d'intéresser un grand nombre de lecteurs. Ensuite, elle le rencontrait non seulement pour voir et toucher, ou goûter, ses créations, mais également pour l'amener à lui dévoiler quelques secrets.

Sa manière de choisir la couleur de fond. Et, cela va de soi, elle avait la délicatesse de leur présenter les articles avant leur publication.

Partir quelques jours au soleil au tout début de ce printemps, encore très frais et morne en Île-de-France, était pour elle un moyen de nourrir son regard de douces images fleuries et de tromper la solitude. Solitude, qu'elle vivait particulièrement mal à cette période de l'année depuis qu'elle avait perdu son compagnon de vie, père de son fils Walter.

En en parlant autour d'elle, elle s'était renseignée sur d'éventuelles destinations déjà ensoleillées, le sud de l'Italie ou l'Espagne par exemple, quand son fils lui avait suggéré de faire un tour de l'autre côté de la Méditerranée ensemble. Étudiant en archéologie, il rêvait

d'explorer les traces d'autres temps, d'autres civilisations.

Traces particulièrement nombreuses et bien conservées en Tunisie.

La Tunisie, un pays qui lui paraissait juste un peu trop dépaysant. Pas de tea-rooms, shoppings mondains ou sorties culturelles. Où les journées n'offraient que peu de surprises. Où il était préférable qu'une femme se fasse accompagner. Alors, si son fils comptait passer son temps dans des ruines, comment allait-elle faire?

À la fac, ils n'étaient pas encore en période d'examens et rien ne s'opposait à ce qu'ils partent ensemble, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps. Face à des arguments tels que précieuse découverte du terrain ou prendre

des contacts pour d'éventuels stages, elle avait cédé.

Désorientée par la perspective d'être coupée du monde pendant un certain temps, elle avait rempli sa valise avec des vêtements pris au hasard, en se demandant quel serait le genre des touristes qu'elle allait croiser.

Les brochures qu'elle avait feuilletées à l'Agence de voyages pendant qu'on lui préparait les billets, ne disaient que du positif sur ce pays. À climat tempéré, avec une abondance en fleurs, d'orangers, de bains de vapeur et d'œuvres d'un art décoratif très différent de celui de l'Occident. L'hôtel qu'on lui avait conseillé était en bord de mer et confortable sans être exagérément onéreux. À son retour de l'agence, Walter lui avait donné quelques revues sur la Tunisie. Comme la

semaine avait été chargée, elle avait oublié de les ouvrir.

Oublié?

C'était cette apparente condition des femmes, cette liberté réduite et prescrite, dont elle ne savait quoi penser.

*

À leur arrivée au petit matin à Tunis Carthage, l'aéroport en bordure de la ville de Tunis, de commencer par visiter Tunis, leur avait semblé la chose à faire.

Surpris par la lumière vive en sortant des bâtiments de l'aéroport, ils avançaient sur le trottoir étroit longeant un va-et-vient incessant, bruyant et poussiéreux, de voitures et de cars. L'habituel brouhaha autour des aéroports. Walter, qui marchait devant, n'avait qu'un sac

qu'il portait à l'épaule. Derrière lui, Eileen tirait sa valise comme elle pouvait.

- Où va-t-on comme ça? fit-il par-dessus son épaule.

- On cherche le car de la compagnie, non? cria-t-elle.

- Viens, dit-il en traversant, c'est par ici, je le vois.

Elle descendit sa valise sur la chaussée pour le rattraper.

- Et après?

Il rapprocha son sac et sortit un carnet d'une des poches extérieures.

- Je propose de commencer par la Médina, l'une des plus belles au monde. In-con-tour-na-ble. Chants des muezzins, mausolées princiers aux stucs et aux céramiques somptueuses, hammams, artisanat et ventes à

la criée dans les passages voûtés, lut-il. Ça va te plaire, Maman, j'en suis sûr.

Interceptant un regard désolé vers la valise, il ajouta :

J'ai encore une main libre. Je te la passerai quand je prendrai des photos... avec mon superbe cadeau de Noël !

Le car de la compagnie de vol allait dans la bonne direction et pouvait les déposer du côté de la Médina.

Quelque temps après, ils passèrent la Bab el Bahr, ou Porte de la Mer, et changèrent de monde.

Ils s'engagèrent au hasard dans une des ruelles du gigantesque marché couvert.

Que de boutiques minuscules – dont beaucoup de simples entrepôts sans vitrines – et de

marchands qui s'affairaient à exposer les marchandises.

Walter, s'arrêtait souvent pour écrire dans son carnet ou pour prendre des photos. Eileen suivait à son rythme en faisant des remarques à haute voix, comme si elle était entourée de décors de théâtre.

- ...Merveilleux, le parfum de ces plantes fleuries. C'est quoi là, à ton avis? Regarde ces énormes sacs d'épices, jaune, orange, brun, vert... jamais je n'en ai vu autant ensemble. Quelle cuisine raffinée! As-tu vu cette façon de s'habiller, les hommes en robe et les femmes... Quel est le nom de ce costume traditionnel? Non, là-bas..., tu vois bien, ces femmes enveloppées de la tête aux pieds...! Quand Walter, l'œil collé à l'objectif, s'éloignait, elle haussait la voix.

Un comportement qui suscitait des sourires, des rires, des réflexions à voix basse. Ce n'était qu'après quelques regards désapprobateurs, qu'elle se fit plus discrète, en prenant soin de se rapprocher de l'oreille de son fils.

- ... Sont-elles coiffées comme ça tout le temps, même chez elles? C'est un vrai labyrinthe ici, tu ne trouves pas... et si sombre. Comment font-ils pour vivre avec si peu d'ouvertures? Qu'est-ce que ça sent, Walter? Cette odeur me fait tourner la tête... Tu connais toi le nom de ce légume vert? Non, non, les petits, là, derrière.

Autour d'eux on s'affairait. Les uns pour faire les courses, les autres pour finir d'installer les étals ou pour servir les premiers clients. Son sac à l'épaule, la valise à surveiller, tant de

photos à prendre et une mère qui le soûlait littéralement de questions, Walter rencontraient des difficultés pour gérer la situation. Quant à Eileen, debout depuis bien avant l'aube et comme projetée dans ce pays où tout était si étrange, elle était passablement dépassée par les événements. Ils tournèrent ainsi à gauche ou à droite au gré de l'envie de voir de plus près telle ou telle marchandise. Les thèmes se suivaient, épices, restauration, cordonneries, bijoux, tapis, et cætera. Ils s'arrêtèrent pour regarder un tisserand qui était en train d'installer la trame d'un tapis de grande taille.

Au bout d'un long passage particulièrement étroit et couvert d'une voûte basse, une placette dégagée, inondée de soleil. Soleil qui avait eu le temps de monter et dont la chaleur les

surprit. Autour d'eux de grands étals de tissus, des vêtements sous les auvents, suspendus à plusieurs niveaux, des accessoires et de bijoux fantaisie, exposés sur des tables étroites.

Sa mère vint de lâcher son bras. Walter leva la tête du plan qu'il étudiait pour voir où elle alla. Il la vit s'éloigner, lentement, puis s'immobiliser, fascinée par un groupe de femmes. S'en apercevant, elles lui sourirent chaleureusement, amusées.

Un commerçant s'approcha à pas de velours:

- Vous touriste, Madame. Vous voulez être habillée comme elles, vos sœurs?

Et l'homme vêtu de couleurs vives et coiffé d'une chéchia, lui drapa sans attendre une large écharpe sur les épaules. Un autre, qui se tenait dans l'ombre du premier, partit en flèche

chercher «quelque chose pour faire l'ensemble» et revint avec une longue robe.

- Moi aussi j'ai de très jolies choses pour vous, Madame... s'écria le commerçant d'en face, essayez, c'est free! en accourant les mains et avant-bras chargés de colliers et de bracelets, qui tintèrent à chacun de ses pas.

Toutes ces mains qui s'agitèrent autour de son visage, ces couleurs qui virevoltèrent et se mélangèrent, c'était bien plus qu'elle put supporter... Les bras tendus, elle recula en marmonnant «non, non».

Il rangea vite la carte et vint à son secours. Fit comprendre, gentiment, bagages à l'appui, qu'ils venaient juste d'arriver et qu'ils feraient leurs achats plus tard. Il leur rendit l'écharpe, les bracelets et les colliers, réprimant un sourire, et se tourna vers sa mère.

- Le temps passe, Maman, et si on allait visiter un musée? Il y fera frais et – avec un clin d'œil – il y aura certainement moins de monde.

Elle leva la tête et jeta un coup d'œil vers les rayons chauds et aveuglants du soleil, qui tombaient droit du ciel sur les pavés maintenant et un autre vers toutes ces personnes qui les entouraient, les femmes, les commerçants et quelques curieux. Puis elle se rapprocha de lui et murmura:

- Oui, c'est très, très intense ici. Tu sais, je crois que je commence à sentir la fatigue du voyage.

Personne ne se montra vexé par ce départ soudain. Et par la suite, dans les ruelles, spontanément, sans qu'ils aient à demander, on leur indiquait le chemin. Comme si toute la Médina était au courant.

Intriguée par l'architecture et les mosaïques originales en faïence, Eileen retrouva de l'inspiration pour ses nombreuses remarques et questions. Derrière elle, Walter avait des soucis avec la valise qui refusait de rouler sur les pavés irréguliers et avec son sac qui glissait de son épaule. Il y avait de plus en plus de monde dans les ruelles étroites.

Il décida de passer devant.

Eileen, attirée par des maisons à volets ajourés bleu clair, disparut dans une ruelle perpendiculaire.

Constatant qu'elle ne le suivait plus, inquiet, il fit demi-tour. Il la retrouva l'œil collé à une porte cochère en bois blanchi et desséché par de très nombreuses années de soleil.

- Maman! s'exclama-t-il dans un souffle.

- Cet arrondi-là fond dans le suivant et celui-là encore dans le suivant, répondit-elle sans tourner la tête,

...et d'arrondi en arrondi, on arrive là où la vie se vit au quotidien: dans la cour intérieure. Elle recula d'un pas et lui indiquait de se mettre à côté d'elle. Il posa son sac contre la valise.

Tu vois cette architecture en apparence fermée, aux murs épais, aux ouvertures peu nombreuses, à la limite de l'austère. Cependant... elle fixa la porte cochère en résistant à l'envie d'y retourner ...derrière ce bois rustique, il y a un autre univers. Fleuri, parfumé, clair et ensoleillé. Même l'air y est différent.

Son fils sourit et se pencha pour reprendre les bagages.

Elle l'arrêta d'un geste.

Il y a là des décorations, comme tu n'en as jamais vu de ta vie. Des dessins, des couleurs, tellement, tellement différents de chez nous en France. Elle soupira.

...

Ton père aurait beaucoup aimé. Lui qui se faisait un point d'honneur de réussir à placer des espaces de vie pas comme les autres. L'espace dans l'espace... comme il disait...

- Ah, Papa... le regard de Walter changea et un réel intérêt naquit en lui.

En silence ils détaillèrent ensemble la façade blanche, les volets en bleu tunisien et les faïences colorées qui entouraient d'une frise fine les ouvertures.

Oui, acquiesça-t-il, Papa aurait certainement beaucoup aimé.

Il sentit que les yeux de sa mère se remplirent d'amour, c'était ce qu'elle voulait obtenir: annuler le passé, effacer le tableau, imaginer que son père soit avec eux. L'architecte, le spécialiste.

Et tandis que son regard s'aiguïsa et que les lignes et les reliefs devinrent plus intéressants, le dessin des formes plus net, que la maison qu'il regardait et celles qui la jouxtaient devinrent un tableau harmonieux, l'air s'allégea et devint plus doux. Un papillon blanc de petite taille qui voleta sans but précis, se posa sur une motte mousse en fleurs, juste au-dessus de la porte cochère. Il évita de bouger, de respirer, souhaita prolonger ce moment. Moment de grâce ou de bonheur...

Quelque part plus haut dans la rue, la fenêtre d'une maison s'ouvrit et un canari se mit à chanter.

Leur rêve s'envola et Walter remit son sac sur l'épaule et cette fois, sa mère était d'accord pour repartir.

De retour sous les voûtes du marché, c'est autrement attentif aux détails qu'ils poursuivirent leur chemin vers la sortie.

Plus dans la même hâte de regagner la sortie, ils arrêterent pour admirer des tapis, exposés par terre et sur des tréteaux.

Le marchand sortit de sa boutique et les invita à entrer. Le vieil homme à barbe blanche leur était sympathique et ils acceptèrent de le suivre.

L'ouverture basse en pierres blanches épaisses, donnait sur une vaste pièce. Il y faisait sombre et chaud et ça sentait fort la laine un peu grasse, l'étable. La bête.

Après avoir allumé quelques ampoules nues dans les coins, il s'assit sur une chaise en bois, les laissant regarder. Les murs, ainsi le que sol de la boutique, étaient couverts de tapis de grande taille, certains clairs et fins, d'autres épais et chaudement colorés.

C'est précisément au moment où Eileen se demandait quel pouvait être le rapport entre le tourisme de passage et ces immenses tapis, qu'il leur dit:

- Ce n'est pas pour les tapis que je vous ai fait entrer.

Interloqués, ils se tournèrent vers lui.

Il se trouve, continua-t-il, que je peux vous offrir de monter sur la terrasse de ma maison – il fit un geste vers le mur derrière lequel devait se trouver l’escalier. Vous y aurez une vue sans égale. La Médina vue d'en haut.

- La Médina... répétèrent-ils en chœur, et les ruelles, boutiques, placettes et habitations, redevinrent un ensemble.

- C’est sans danger, continua le vieil homme amusé, il n’y a personne d’autre là-haut. Sauf peut-être un chat ou deux.

Walter pensa aux bagages, le marchand anticipa la question:

Et vous pouvez laisser vos bagages ici, je les surveillerai personnellement!

Il pointa un doigt vers l'appareil photo autour du cou de Walter.

Ça par contre, interdit...

Il comprit par la réaction de Walter que celui-ci n'irait nulle part sans son appareil, et ajouta :

...Vous pouvez le prendre, mais pas de photos là-haut.

Sur ce, il se retourna, écarta une lourde tenture et appela. Apparut, comme s'il attendait qu'on l'appelle, un garçon d'une dizaine d'années.

Voici mon petit-fils, dit-il avec fierté.

Et à l'enfant :

Youssef, va voir avec ces m'sieur dame ! Montre-leur la terrasse sur le toit. Va petit ! ajouta-t-il chaleureusement, passant une main dans les cheveux de l'enfant.

Youssef répondit en tunisien puis se glissa timidement entre les grandes personnes vers la porte.

Laissez vos bagages, répéta le marchand, mettez-les ici... sa main indiqua la tenture derrière lui.

Gênés, ils tournèrent sur place – se séparer de ses bagages dans un pays où on vient d'arriver, ce n'est pas si simple.

Le marchand estima qu'il avait bien assez insisté et retourna à ses occupations, un grand cahier et un stylo, qui attendaient sur un tabouret à côté de lui.

Walter décida de prendre le risque et alla poser le sac et la valise là où le vieil homme avait indiqué. Il les poussa loin derrière la tenture tout en se rendant compte du comique de ce geste. Quelque peu inquiète mais sans s'y opposer, sa mère le regarda faire.

Ils sortirent pour rejoindre Youssef qui les attendait sur les premières marches d'un escalier en pierre légèrement en retrait. Ils montèrent les hautes marches blanches jusqu'au plafond de la boutique, suivi de

l'équivalent d'un demi-niveau sans fenêtres, certainement l'entrepôt, plus un étage, probablement un appartement, et ils découvrirent ce que le marchand avait appelé «ma terrasse». Celle-ci, hormis quelques rosaces en faïence turquoise et verte, était d'un blanc éclatant et entourée d'un muret d'environ un mètre de haut.

La première chose qu'ils remarquèrent était le silence. Les sons de la ruche en bas paraissaient filtrés et ne formaient plus qu'un très léger brouhaha à peine perceptible. Un pigeon s'envola, les battements d'ailes au ralenti, vers un ciel bleu limpide qu'ils auraient presque pu toucher.

Émus, ils avancèrent jusqu'au muret. Devant eux s'étendaient à perte de vue les toits et terrasses de la Médina.

Après s'être habitués à la réverbération de la lumière par tout ce blanc, ils essayèrent de retrouver dans ce labyrinthe par où ils étaient passés. Ils s'amuserent ensuite à trouver des indications sur le quotidien des habitants. Il y avait le linge qui séchait sur bon nombre de terrasses et des objets très divers entreposés. Par les objets ils comprirent que tout était prévu sur certaines terrasses, pour à la belle saison y vivre, y faire la cuisine et, apparemment, y passer la nuit. La vue plongeante leur permit d'entr'apercevoir quelques-uns de ces lieux féeriques, les cours intérieures.

Ils s'aventurèrent dans une comparaison de leur vie à celle sous le soleil d'ici. Et de réflexion en réflexion, celles-ci, progressivement, concernaient la vie en

général et ils devinrent plus silencieux,
Perdirent toute notion de temps et de lieu. Se
laissèrent flotter dans ce hors temps doux et
paisible.

...

Quelque part à l'autre bout de la terrasse,
Youssef jouait avec le chat. Les
ronronnements et les petits miaulements les
ramenèrent sur terre.

Un dernier regard sur l'ensemble et à regret ils
regagnèrent l'escalier.

- Merveilleux! Un cadeau qui tombe à pic, dit
Eileen enchantée, cette halte manquait à notre
visite.

Au cours de la descente, laissant la magie
derrière eux, ils se demandèrent s'ils devaient
quelque chose au vieil homme. Lui acheter un

tapis, même un petit, à ce stade de leur séjour, était impossible. Ils optèrent pour quelques pièces pour l'enfant.

Le marchand les accueillit les bras ouverts – bras dans lesquels il enferma l'enfant.

Walter récupéra les bagages et sortit son porte-monnaie.

- Va falloir changer de l'argent de toute urgence, dit-il en aparté à sa mère, je n'ai que des euros.

Le vieil homme parut plus qu'embarrassé par ce porte-monnaie ouvert.

- C'est offert, dit-il, vous ne me devez rien du tout.

Avec un regard circulaire sur ses tapis, il ajouta avec en souriant:

Maintenant, si vous voulez m'acheter un tapis, je ne vous le refuserai pas...

Walter se dit qu'il n'y avait pas de meilleure réponse que la simple vérité. Il complimenta donc le marchand sur ses tapis, «parmi les plus beaux qu'ils avaient jamais vus. Hélas! Il ne leur était pas possible de lui en acheter». Il expliqua pourquoi et aussi ce qu'ils avaient pensé faire, c'est-à-dire donner quelque chose pour la tirelire de Youssef.

- Il a tout ce qui lui faut, ce petit, répondit le marchand. Vu que Walter hésita toujours, le porte-monnaie ouvert, il conclut:

Bon, d'accord, pour sa tirelire. N'est-ce pas Youssef?

Youssef, qui clairement ne comprenait pas le français, se détacha des bras du vieil homme pour mieux suivre ce qui se passait.

La question tranchée et l'enfant ravi, ils se quittèrent avec de nombreux «au revoir» et de «bonne journée».

Dehors, encore sous l'effet de cette douce et lumineuse échappée, ils remontèrent mollement et sereinement, à contre-courant, vers la sortie.

Quand ils aperçurent l'immense Bab par laquelle ils allaient définitivement quitter la Médina, Walter se retourna et passa la valise à sa mère.

- Une dernière photo, Maman.

Il chercha autour de lui, en pris une, deux, trois. Puis il arrêta un passant pour lui demander de les prendre ensemble, sa mère et lui, avec la Bab comme cadre.

En franchissant la Bab dans l'autre sens, ils eurent le sentiment de se détacher d'une étrange fusion avec le temps. À moins que ce fût avec l'air, ou la terre. Une fusion.

Ils retrouvèrent les sons et les odeurs d'une grande rue passante et eurent besoin de d'une minute ou deux pour se rappeler ce qu'ils avaient projeté de faire.

- Nous allions au Musée, se rappela Walter.
- Après avoir trouvé une banque pour changer nos euros, compléta sa mère.

Selon les indications d'un passant, la banque était à deux pas. Ils y reçurent en échange de quelques grandes coupures, une épaisse liasse de billets, dont le papier était fin et assez usé.

Nous voilà beaucoup plus riches que tout à l'heure, s'amusèrent-ils, en partageant le 'butin'.

*

- Et si nous allions boire un thé? suggéra-t-elle, en terrasse par exemple... Elle jeta un regard autour d'elle, comme elle avait l'habitude de faire à Paris, afin de comparer cette terrasse-là et cette autre là-bas.

La matinée battait son plein, le contraste entre la Médina et la rue était désagréable. Walter comprit qu'il fallait agir vite pour ne pas la décourager dès le premier jour de leur séjour et il héla un taxi comme il voyait faire autour d'eux. Une fois montés, il expliqua au chauffeur qu'ils cherchaient un bistro avec terrasse, bien situé. Le chauffeur démarra et les conduisit directement au centre-ville.

Il s'arrêta en bordure d'une grande place pavée, prolongée par quelques rues piétonnes. À l'ombre des Acacias, des hommes d'affaires,